



comédie de genève

Drames de princesses

Maya Bösch et la compagnie sturmfrei présente *Drames de princesses* de Elfriede Jelinek du 7 au 12 décembre à la Comédie de Genève. Entretien.

D'où vient votre travail sur Elfriede Jelinek ?

J'ai commencé à m'intéresser à Elfriede Jelinek pendant mes études et j'ai monté la première pièce de Jelinek, *Lui pas comme lui*, en 2003, après avoir travaillé sur Sarah Kane. J'ai aussi été longtemps accompagnée par son livre *Enfants des morts*. Formidablement traduit par Olivier Le Lay, c'est un livre capital concernant l'écriture émotionnelle et provocatrice de Jelinek.

En quel le parcours de cet auteur est particulier ?

Autrichienne, Elfriede Jelinek est issue d'un environnement contradictoire : elle reçoit une éducation bourgeoise et catholique via sa mère; une éducation politique et de gauche via son père. Elle allait donc à l'église tout comme aux manifestations du 1er mai. Elle a appris la harpe, le violon, le piano, la danse, le chant... On retrouve une partie de son histoire dans le film *La Pianiste* de Michaël Haneke avec Isabelle Huppert. Jelinek a donc grandi avec des valeurs morales très importantes. Longtemps proche du communisme, elle s'en est finalement écartée car elle ne savait plus comment continuer au sein du parti. Souvent contradictoire, Jelinek porte un regard politique sur le monde qui ne lui a pas valu que des amis. Sous le gouvernement d'Haider, ses textes ont été censurés alors qu'elle-même refusait d'être jouée en Autriche. En 2004, elle a reçu le prix Nobel de littérature.

Qu'est-ce qui vous attire chez elle ?

J'aime son écriture émotionnelle, féministe et très radicale. Elle écrit avec toute sa chair, avec la violence et la radicalité de sa chair. Elle est critique, provocatrice, subversive... Son travail a un côté terrien et paysan et à la fois très urbain car c'est une femme extrêmement cultivée et moderne. Elle va du XXS au XXL, cherchant la *petitesse* de la grandeur humaine, c'est-à-dire, la cata-

strophe et les conflits. La musique est également très proche. Rien que ces aspects entraînent déjà une multiplicité de messages. Dans ses textes, il y a de la puissance, de l'audace et de l'imagination. Féministe, Jelinek réalise que la femme est exclue de la littérature comme de la musique. Exigeante, elle demande par le biais de sa démarche aux femmes de travailler contre le machisme. Dans *Ce qui arriva quand Nora quitta son mari*, elle aborde l'émancipation de la femme. Elle insiste pour que la femme s'éduque, sorte du *logos*, définition masculine du verbe afin de créer autrement, différemment, spécifiquement la féminité. Elle fait allusion à des philosophes comme Derrida, Deleuze, Baudrillard, Heidegger et Lacan, mais aussi à Schubert, Virginia Wolf, Ingeborg Bachmann, Sylvia Plath pour ne mentionner qu'eux. Auteur d'une iconographie iconoclaste, Jelinek réagit comme une bombe atomique et s'exprime en permanence sur son blog www.elfriedejelinek.com.

Qu'est-ce qui chez elle provoque un sentiment de crainte ?

La crainte vient du dialogue avec un auteur vivant. On s'envoie des emails mais je souhaiterais qu'elle soit présente pour m'y confronter réellement et *vive versa*. Dans ses textes, il y a peu de didascalies ou d'indications au metteur en scène, Jelinek nous laisse seuls et nous dit de faire ce qu'on veut. Elle est sans ligne, inclassable. Elle cite beaucoup, elle réécrit sans cesse. Elle a plein d'armes dont une connaissance approfondie de la littérature et de la culture tout court. Elle s'y intéresse sans pitié. Travailler sur ses textes, c'est très dense et chargé. Il faut réussir à faire craquer le texte.

Quels sont ces *Drames de princesses* ?

C'est une construction de cinq variations sur le thème de *La Jeune Fille et la Mort*, thème travaillé par plusieurs auteurs et compositeurs, notamment

Schubert. La mort incarne ici plutôt une figure de séduction et de douceur au lieu de la terreur et du diable. L'idée de Jelinek est de faire la peau aux contes de fées et aux fantasmes qu'ils transmettent sur les femmes. Les personnages sont Blanche-Neige, la Belle au Bois Dormant, Rosamunde reine de Chypre, les auteurs Ingeborg Bachmann et Sylvia Plath, et Jackie Kennedy. Comme toujours chez Jelinek, il y a plusieurs messages, ils concernent la musique, la politique, la mode, le corps et le sexe...

Vous y travaillez sur la femme et plus particulièrement sur le personnage de Jackie Kennedy ?

Travailler sur la femme veut dire travailler encore plus sur l'homme... *Drames de princesses* est pour moi un retour au travail avec les femmes. Nous sommes maintenant cinq femmes à interpréter ces princesses. Complexes, elles acceptent d'expérimenter sur elles-mêmes et sur ce qui peut faire bouger le texte en elles. La direction d'acteur va passer par plusieurs partitions qui sont écrites et posées comme des corps fragmentés, hachés, délaissés au sol. Il faut que les comédiennes bougent avec Jelinek, qu'elles donnent leur chair aux mots, qu'elles comprennent son mystère et le leur. On a décidé ensemble de travailler particulièrement sur le personnage de Jackie Kennedy. A travers le mythe moderne de cette femme, il y a aussi un trouble lié à l'histoire intime de Jackie, sa violence, sa jalousie envers Marilyn, le vide, la peur, le deuil mais aussi une recherche de perfection, une énergie érotique et vitale. A travers ce personnage, je fais aussi le lien avec d'autres écrits de cette époque, notamment issus de la Beat Génération, Ginsberg, Kerouac, Burroughs, mais aussi avec Bob Dylan et Patti Smith... Dans *Drames de princesses*, il y aura aussi du chant, des instruments électro et *fake* pour les amateurs. Il y aura des

Date: 01.12.2010

scènes
magazine



LA
COMÉDIE
GENÈVE

Scènes Magazine
1211 Genève 4
022/ 346 96 43
www.scenesmagazine.com

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 5'000
Parution: 9x/année

N° de thème: 833.32
N° d'abonnement: 833032
Page: 49
Surface: 37'439 mm²

instants de libération et de joie, de tristesse et de mort. Les princesses laissent toujours un goût amer derrière elles, pas vrai ?

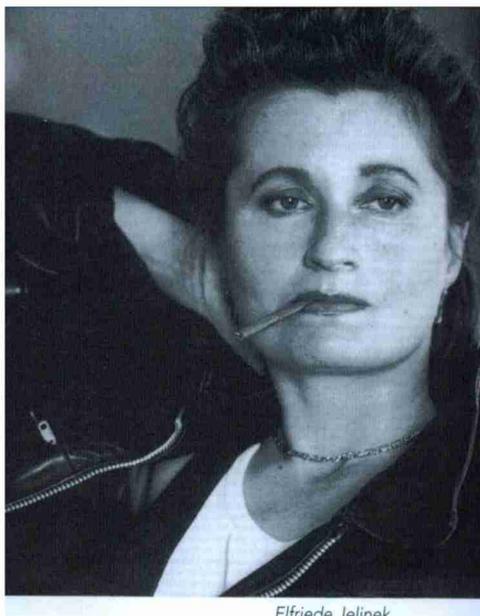
Comment faire le lien entre ces princesses et les femmes d'aujourd'hui ?

Au sein de *Drames de princesses*, on a aussi intégré un fragment sur les femmes artistes

mortes - Romy Schneider, Ingeborg Bachmann, Leni Riefenstahl, Sarah Kane, etc. pour contrebalancer le drame de Jackie généralisé par Jelinek... et de parler de nous-mêmes, de nos obsessions et de ce qui nous anime.

Propos recueillis par Sophie Eigenmann

Du 7 au 11 décembre à La Comédie (rés. 022/350.50.01)



Elfriede Jelinek



Elfriede Jelinek, le chat sauvage, à la Comédie de Genève

Comédie !

16:00

Drames de princesses, l'une des dernières pièces de la sulfureuse écrivaine autrichienne, sera jouée dans une mise en scène de Maya Bösch.



Elfriede Jelinek (AFP).

Nicolas Poinso! 26-11-2010 ! 16:00

Qui, un jour, a vu le film La Pianiste

, avec une Isabelle Huppert en nymphomane glaciale et habituée à verser son propre sang, se souvient de cette atmosphère dérangeante exhalant de l'écran, mélange de brutalité et de désir, de fragilité charnelle et d'ordre social inflexible. Cet opus cinématographique était justement l'adaptation d'un roman phare de l'écrivaine autrichienne Elfriede Jelinek, et peut être regardé comme sensuellement représentatif de son œuvre.

Ecrivaine et non pas écrivain, là est toute la nuance, allant au-delà de la question du genre. Certaines femmes sont des écrivains. Jelinek, elle, est de la race des écrivaines, ne choisissant que le sexe féminin des mots pour les mettre en branle comme une petite armée anarchique, ayant très tôt kidnappé le verbe pour l'emmener mûrir – ou plutôt pourrir – dans sa solitude et les enchevêtrements de sentiments profonds qu'elle transporte depuis l'enfance. Jelinek, la sorcière qui échappe à toutes les inquisitions pourtant virulentes de son peuple, la «mal baisée», ainsi que la surnomme l'extrême-droite. Sorcière chez elle, surtout parce que juive, détail qui a son importance dans les contrées ayant mis Jörg Haider au pouvoir en 2000, et qui rêvent de bûcher en la voyant, en la lisant, en l'affrontant.

Jelinek, son corps, son âme, ses livres, toutes ces entités ont été modelées par la haine, mais la bonne haine, de celles qui s'avèrent nécessaires pour faire face à la mauvaise haine, la vraie, en somme, des fascistes et des dominateurs de tout poil. Haine de ses parents d'abord. Un père qu'elle juge impuissant, effacé, visage du néant devant les envahissements de sa mère, une roumaine catholique, bourgeoise, tyrannique, despotique, paranoïaque, autant de couches qui ont su peser sur l'enfance d'Elfriede Jelinek pour modifier durablement sa manière de sentir le monde.



Une écriture de l'automutilation

De ce guet-apens familial tendu dès sa naissance, l'écrivaine a retenu le thème du maître-esclave, dialectique récurrente dans ses romans et pièces de théâtre. Haine de son propre pays aussi. Elle paraît renier tout ce qui est à l'origine d'elle-même, qui l'a formée, portée jusqu'à sa stature d'adulte. L'Autriche qui, selon elle, demeure un territoire hanté par les idéologies douteuses, viscéralement torturé par l'aversion de l'autre. Son roman

Les Exclus

, de 1981, traitait d'ailleurs de la complaisance faussement embarrassée de son pays à l'égard des nazis après la guerre.

Lorsque du côté de Stockholm, en 2004, on décida de lui attribuer le prestigieux prix Nobel «pour le flot de voix et de contres-voix dans ses romans et ses drames qui dévoilent avec une exceptionnelle passion langagière l'absurdité et le pouvoir autoritaire des clichés sociaux», Jelinek est davantage gênée que flattée, et refuse de se déplacer pour recevoir sa récompense. C'est qu'elle ne voudrait pas que l'Autriche, cette nation abhorrée au-delà de tout ce qui peut se faire d'humain et de culturel, profite de cette distinction comme d'une «fleur à la boutonnière». Presque une guerre de tranchées donc. Mais avec des munitions coulées dans sa plume.

Car son écriture constitue, bien plus que boulets rouges tirés sur ses adversaires, physiques ou moraux, des armes blanches tranchantes, à l'image de celles qu'elle utilise contre elle-même l'héroïne de

La pianiste

, dont la ressemblance physique avec l'auteur est par ailleurs frappante. Désir d'automutilation, de blessure commise à l'encontre de soi, cet être dénominateur commun de tous les autres, comme le fait ce style si personnel, si primal, avec le langage écrit, qui s'est révélé de plus en plus violent avec le temps.

Haine obsessionnelle

Au point que son editrice française Jacqueline de Chambon a préféré stopper la publication de son œuvre, presque dégoûtée, malgré son admiration de toujours, par «l'agressivité permanente de ses livres», comme elle le confiait au Figaro en 2004. Nombre d'observateurs, dont l'un des membres du comité Nobel, ont également dénoncé la «haine obsessionnelle» de l'écrivaine, déroutés par les révolutions égocentriques de cet astre sans orbite littéraire fixe, écœurés par sa pornographie exclusivement féminine – donc loin de la sexualité masculine et de la rassurante soumission qui en découle. Vienne n'est certes pas Loudun, mais pour ses détracteurs, cette femme de 64 ans pourrait bien avoir quelque chose de diabolique coincé dans le cerveau.

Ce serait oublier un peu vite que Jelinek est un chat sauvage et non pas cet habituel toutou bien peigné des salons littéraires. Et une femme engagée dans une lutte aux multiples portes à enfoncer. D'abord membre du parti communiste de 1974 à 1991, féministe corrosive aux accents freudiens, crainte de ses camarades féministes par sa radicalité sans retour ni tendresse, pourfendeur des clichés sociaux, son langage est programmé pour pénétrer les âmes se croyant fermement établies, les ébranler, les faire choir de leur tour dorée jusqu'au plus profond des douves. Une démarche qui détonne en cette époque fossilisée dans le politiquement correct et la religion du mot pas plus haut que l'autre.



Romancière réputée (nous avons évoqué La pianiste à plusieurs reprises), elle a su, au fil des décennies, distiller une œuvre volcanique, chaque livre étant conçu comme un cratère vénéneux bordé de souffre, brûlant les mains qui le tiennent, attaquant les yeux à l'acide d'une poésie façonnée au cutter et nourrie par les innovations formelles de la musique contemporaine. Mais

Lust

(1989), ou Clara S

(1981), ne doivent pas occulter son travail de dramaturge.

Ce qui arriva quand Nora quitta son mari, ou les piliers de la société : rien que du malheur, datant de 1977, transpose

Une maison de poupée d'Ibsen

dans le contexte industriel actuel et les arcanes parfois sans issue de la bourgeoisie. Décapant.

Polyptique infernal

La pièce bientôt représentée à la Comédie de Genève a été écrite en 2000. Drame de princesses explore avec cette névrose propre à l'écrivaine la place de la femme dans la société, tente une anthropologie désenchantée du deuxième sexe à l'instar de ce qui firent inlassablement Fassbinder et Lars von Trier au cinéma. Une place trop souvent inconfortable, hérissée de piquants, sur laquelle Jelinek s'évertue à la voir s'empaler encore, comme si l'aggravation de sa condition était l'unique manière d'épouser son être véritable, comme si l'étouffant modèle patriarcal devait malgré tout continuer à exister. Conception masochiste de la libération, définitivement une marque de fabrique de Jelinek.

L'auteur y exécute un polyptique infernal autour du thème de la Jeune fille et la Mort. Cinq tableaux de femmes réelles ou fictives s'enchaînent alors : Blanche-Neige, La Belle au Bois Dormant, Rosamunde reine de Chypre, Jackie Kennedy, Ingeborg Bachmann et Sylvia Plath expérimentent ce que la société réserve trop souvent à ses princesses inventées : naïveté, glamour toc, omnipotence des valeurs sorties tout droit de la côte d'Adam.

Un bal où se vampirisent beauté et pulsions dominatrices, confondant le masque avec le vrai visage qu'il recouvre. «Je suis mes vêtements et mes vêtements sont moi» déclare Jackie dans la pièce, faisant allusion au carcan social collant sur la peau, carapace inventée par les hommes et poussant sur le corps des petites filles dès leur premier cri. C'est d'ailleurs le fragment concernant la plus célèbre des First Ladies américaines que Maya Bösch a choisi de mettre ici en scène. Cinq comédiennes jouant la partition d'un conte de fée construit depuis l'extérieur, flash des appareils photo et couvertures des magazines achevant de figer Jacqueline Kennedy dans cette ambre de plus en plus dure. Pour, finalement, ne plus la voir bouger du tout.

Drame de princesses

d'Elfriede Jelinek, mise en scène Maya Bösch

Du 07 au 12 décembre 2010 à la Comédie de Genève

www.comedie.ch



07. décembre 2010 - 09:38

Jackie Kennedy, l'envers du décor



Légende: Lors d'une répétition, une scène du spectacle. Un monologue surprenant. Tout est réel dans ce récit. Tout est imaginaire aussi. (Christian Lutz)

Par Ghania Adamo
, swissinfo.ch

A la Comédie de Genève, la Suisse Maya Bösch crée «Drames de princesses» d'Elfriede Jelinek, Prix Nobel de littérature, 2004. Un récit en cinq tableaux, dont un consacré à celle qui fut la plus élégante Première Dame des Etats-Unis.

Le cinéma et les médias ne ratent jamais une occasion pour recadrer la mort de John Fitzgerald Kennedy, transcendée par cette scène mille fois vue : une limousine décapotable qui file dans Dallas, le bruit d'une balle qui siffle, puis d'une deuxième, et la tête du Président qui bascule, retenue par les bras de sa femme.

«Vous savez, plus tard il y a eu ces images de moi sortant de la voiture par l'arrière (...). Je n'ai même pas été capable d'atteindre le morceau de crâne sur le coffre de la voiture», raconte Jackie. La Jackie que réinvente l'auteure autrichienne Elfriede Jelinek dans «Drames de Princesses». Un récit composé de cinq tableaux, dont un consacré à celle qui était alors la Première Dame des Etats-Unis. Une icône. Et des images pour l'éternité. Mais des images déviées de leur axe politique.

Marilyn, Bobby, Ted et les autres

Il faut avoir du génie pour songer à déplacer le regard sur l'assassinat le plus spectaculaire et le plus médiatisé du XXe siècle. C'est ce que fait Jelinek dans ce récit que met en scène Maya Bösch à la Comédie de Genève. La victime ici ce n'est plus JFK mais sa femme, otage de ses fans, captive de la presse, prisonnière d'un clan, les Kennedy, et de son amour pour John, star dépossédée d'elle-même, obligée de ressembler aux rêves que projettent sur elle la société et à la silhouette que dessinent pour elle les magazines de mode.



Jackie ou l'envers du décor. Le décor de ce jour-là, le jour de l'assassinat, c'est le tailleur rose porté avec une élégance exemplaire par Jackie. Un habit au symbole théâtral, comme dans une tragédie grecque. «Mon tailleur Chanel rose pour refuge et bien-être de la mort», fait dire à Jackie l'auteure autrichienne.

Les grands couturiers feront de cette tenue leur mascotte, les magazines people la glisseront sur leurs pages verglacées, toutes les « princesses » du monde l'imiteront.

Bibis, fourreaux et manteaux

Pour la Jackie de Jelinek, ce tailleur est néanmoins un vêtement « coulé dans le béton ». Un carcan que l'héroïne brise au fil d'un monologue surprenant où elle se confie avec une clairvoyance étonnante. Tout y passe : Marilyn, « pot de peinture », « rocher de craie », Bobby et Ted, Arabella et Patrick, les enfants morts-nés, et bien sûr le Président, ses infidélités, ses maladies sexuelles, son enterrement, le salut militaire du petit John... Tout est réel dans ce récit. Tout est imaginaire aussi.

Entrée fracassante dans le vestiaire de Jackie où bibis, fourreaux, vestes, manteaux, pantalons et robes deviennent l'écriture d'une vie que l'on croit cousue de fil doré alors qu'elle est tissée de drames. « On a presque plus parlé de mes vêtements que de moi. Et ça, ça veut dire quelque chose ! », dit Jackie.

Ça veut dire quoi ? Question posée à la metteuse en scène Maya Bösch, qui répond : « ça veut dire que Jackie, la femme, disparaît dans les plis de ses habits. Un enterrement. D'où son désir de casser les coutures pour revenir à la vie ».

Maya Bösch avoue avoir conçu son spectacle comme un « revival ». « Il y a chez Jackie une grande crainte de la mort, dit-elle. Cette femme est obsédée par l'idée de se réincarner ».

Une grande respiration

Ce qu'il lui faut donc c'est un grand souffle. « Non, une grande respiration corrige Maya Bösch qui fait jouer le rôle de Jackie par cinq comédiennes, dont une chanteuse. Vous comprenez, la voix, c'est l'essentiel, confie la metteuse en scène. Donner la voix à celle qui estime n'en avoir pas eu ». Un travail choral qui multiplie la parole et lui associe le chant.

Couche après couche, les sensations enfouies se déploient sur le plateau, comme ces vêtements que les comédiennes n'arrêtent pas de mettre et d'enlever. Texture d'une vie. Ecriture aussi. « C'était mon écriture, mes vêtements », lâche Jackie. C'était son drame à elle, un drame de princesse, comme tant d'autres. C'est d'ailleurs à Lady Di qu'Elfriede Jelinek a dédié son récit écrit en 2000.

Et même si Diana n'est pas dans ce récit, son ombre s'y profile. Comme Jackie, elle aurait pu dire : « Rien ni personne n'a le droit de me toucher si je ne le veux pas. Seul le destin ne s'y est pas tenu ».

Ghania Adamo, swissinfo.ch

Date: 11.12.2010

GuideTV
LOISIRS



LA COMÉDIE DE GENÈVE

Edipresse Publications SA
1001 Lausanne
021/ 349 43 00
www.guideloisirs.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 174'520
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 833.32
N° d'abonnement: 833032
Page: 52
Surface: 2'216 mm²

THÉÂTRE

LA COMÉDIE DE GENÈVE

Bd des Philosophes 6
022 320 50 01

■ **Drames de princesses** Il était une fois Elfriede Jelinek, qui ne croyait pas aux contes de fées. Chez l'écrivain autrichien, Blanche-Neige est tuée par un chasseur et la Belle au Bois dormant, soumise à son prince. C'est cet univers désillusionné, sur lequel plane l'ombre de Jackie Kennedy, que la metteure en scène Maya Bösch a décidé de visiter. En espérant faire entendre «la parole des femmes ou, à travers leur parole, leur silence éternel». – *Ich*
Sa 19h, di 17h

Date: 09.12.2010

LE MATIN

Edipresse Publications SA
1001 Lausanne
021/ 349 49 49
www.lematin.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 58'849
Parution: 6x/semaine



LA
COMÉDIE
GENÈVE

N° de thème: 833.32
N° d'abonnement: 833032
Page: 30
Surface: 1'602 mm²



■ **Théâtre** Dans
l'univers d'Elfriede
Jelinek, il n'y a pas de contes
de fées. Juste des récits
corrosifs et totalement
jubilatoires. «Drames de
princesses», je et sa 19 h, ve
20 h, Théâtre la Comédie, bd.
des Philosophes 6, Genève,
☎ 022 320 50 01,
www.comedie.ch

Date: 09.12.2010

nouvelles

de Plainpalais+de la Jonction

Publi-Annonces SA
1227 Carouge
022/ 308 68 78
www.publi-annonces.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 22'250
Parution: 10x/année



COMÉDIE
GENÈVE

N° de thème: 833.32
N° d'abonnement: 833032
Page: 3
Surface: 1'390 mm²

Théâtre

Du 25 janvier au 13 février, Anne Bisang met en scène «Katharina» de Jérôme Richer d'après «L'Honneur perdu de Katharina Blum» de Heinrich Böll ou comment en Allemagne, au milieu des années de plomb, une histoire d'amour défie la presse à scandale.

Renseignements: www.comedie.ch



Chœurs solidaires pour princesses blessées à la Comédie de Genève

Critique

Maya Bösch file la trace à Jackie Kennedy dans un conte édifiant et cruel

C'est une salle hémiplegique que Maya Bösch ouvre au public de la Comédie. Lequel, regroupé à gauche, porte fatalement un regard oblique sur les *Drames de princesses* qui se nouent sur la partie droite de la scène.

L'Histoire ne s'est pas comportée autrement avec les femmes. Elle les glissait dans un coin, là où règnent les duègnes et les poncifs, sans se soucier de celles qui tentaient l'échappée belle. A l'instar de Jackie Kennedy, tailleur maculé,

glissant sur le capot d'une limousine noire. La voici donc, proie élégante offerte aux objectifs, princesse aux petits pois de plomb qui perforent les boîtes crâniennes.

Une nouvelle fois, Maya Bösch revient à Elfriede Jelinek. Elle creuse ce sillon autrichien qui se nourrit aussi bien d'invectives que de fœtus et de sang. Sur la scène, elles sont cinq à manier le soc d'une langue indocile, tantôt parlant, tantôt lisant, tantôt chantant. C'est un souffle choral que la metteuse en scène oppose à l'Histoire, une tempête irrévérencieuse dont se détachent des voix singulières. Celles de Simone Weil, de Sylvia Plath, de George Sand, de Ingeborg Bachmann ou encore de Sarah Kane.

Ne manque que celle de Jean Seberg, qui les incarne toutes pour avoir définitivement privé les contes de leurs fées. Contes ici soldés par un texte riche en métaphores qui ne s'épargne pas même la dérision.

Dépouillé et dense, *Drames de princesses* est un spectacle qui irriterait peut-être s'il ne sonnait aussi indéniablement «juste». L'œuvre qui l'inspire trouve là sa plus farouche et plus adéquate formulation théâtrale.

Lionel Chiuch

Drames de princesses. Comédie de Genève. Jusqu'au 12 décembre. Rés. 022 320 50 01